

« *EN SON COSTUME*

*D'ILLUSIONS* »

-« Assieds-toi...eh bien... au pied de ton lit. Tu vois bien que toutes tes chaises sont encombrées...comme d'habitude. Enfin ! S'il n'y avait que ce désordre en ta vie !

-C'est vrai, mais tu sais bien que je n'ai jamais le temps de faire un peu de rangement...

-Disons plutôt que ce n'est pas ce qui t'intéresse le plus dans ta vie quotidienne...

-Avoue que ce n'est guère motivant de mettre sa chambre en ordre, il y a heureusement bien autre chose qui peut nous motiver dans la vie...

-Justement, parlons-en de ta vie...Comment la vois-tu ?

- Elle est formidable, regarde le moment que je viens encore de vivre à l'instant...Un vrai bonheur...

-Le crois-tu vraiment ?...Un bonheur illusoire, un masque, celui qui retombe aussitôt et te ramène sur terre, dans la triste réalité de ton quotidien, de ta vie véritable, de celle que tu feins d'ignorer.

-Je ne l'ignore pas, bien au contraire, et c'est pourquoi je la fuis, je m'en évade...

-La belle excuse, ce n'est pas toi qui fuis la vie mais c'est elle qui te fuit, je peux même lui donner un nom...Sergine...C'est bien elle qui est partie et qu'as-tu-fait pour la retenir ?...Rien, absolument rien...Tu as remis ce masque, celui qui te cache

tout, qui te fait croire que tu vas dissimuler ton chagrin...

-Chagrin !...Chagrin !...Tu exagères. Pourquoi ? Me voit-on pleurer ?

-Que nenni ! Car ton masque est une vraie cuirasse qui enferme tes sentiments dans un antre sans fenêtres, sans qu'aucun regard ne puisse y entrevoir quelque émotion...Tu ne vas pas quand même me dire que tu n'éprouves plus rien pour Sergine...

-Bof, si peu en réalité...

-Menteur, tu refuses de l'avouer, de te l'avouer, et pourtant tu souffres.

-Laisse-moi, j'en ai assez à la fin de ton regard sur moi, de tes impressions, tes suppositions... Laisse-moi savourer mon bonheur présent.

-Tu as raison de dire « présent » car il sera éphémère, une soirée, peut-être même pas, juste le temps qui te sera nécessaire pour redevenir comme chacun de nous.

-Un bonheur éphémère, peut-être, mais répétitif, toujours nouveau, toujours intense, chaque fois que j'entends ces rires, chaque fois que je vois ces yeux briller, chaque fois que je leur donne un peu de bonheur...

-De bonheur, comme tu exagères, de la joie, du plaisir, mais non point du bonheur. Ce n'est pas à eux que tu crois donner du bonheur mais à toi-même. Ces rires flattent ta vanité, ces yeux te donnent l'illusion de la puissance. Sous le chapiteau, tu te postes bien au centre et tu supposes alors être au centre du monde, de leur monde, mais tu oublies qu'ils ne rient que grâce à ton nez rouge et volumineux, à tes cheveux d'un rouge criard et capables de pivoter, à tes pieds aux orteils qui sortent d'énormes chaussures. Ton maquillage est ton hypocrite confident ; il te fait croire que tu es quelqu'un, pour eux, pour ces enfants bien sûr, mais toi, tu t'imagines que tu l'es pour tout le monde et que cela sera éternel. Pourtant, lorsque tu auras ôté ton large pantalon à carreaux bigarrés, ta veste aux manches trop amples et à la taille étriquée, ta chevelure voyante qui laissera place à ton début de calvitie, tes chaussures accompagnées de chaussettes bariolées qui produisent leur effet comique chaque fois que tu remontais un peu avec désinvolture ton pantalon à l'aide de tes bretelles démesurées, tu retomberas dans l'anonymat de l'homme moyen, dans l'insignifiance de l'immense majorité des humains. Naturellement, tu crois également au pouvoir mirifique de ton maquillage mais il va se diluer et donner à ton visage sa monotonie habituelle, celle qui te vaudra en guise d'applaudissements et d'éclats de rires, un simple bonjour. Ta vanité te rend aveugle, te fait croire à un autre toi-même au point d'ignorer les autres, tes proches, ceux qui pourraient t'aimer pour ce que tu es et non point pour ce que tu voudrais paraître, je dirais même que tu crois être.

-Mais ce n'est pas possible, tout cela n'est pas vrai, ce n'est pas moi ce portrait, tu me mens, c'est horrible... »

La porte s'ouvrit.

- « Horrible ? Mais à qui, Pipo, parles-tu donc, il n'y a personne dans ta roulotte ? Tu n'es pas bien ? On t'entend crier de dehors... »

-Je ne sais pas, ou plutôt, je ne sais plus...Je me regardais dans la glace de ma garde-robe et j'avais l'impression d'entendre ma pensée, ma conscience peut-être, qui

s'adressait à moi et je lui répondais, bien maladroitement je dois dire. C'était une sorte d'introspection, je me découvrais moi-même et je finissais par douter de tout, de moi-même surtout. Pour la première fois, je faisais connaissance avec moi. Alors que par vanité je m'aimais plus que tout, je commençais à me mépriser, à me détester...

-C'est le départ de Sergine qui te rend dans cet état ; il est vrai qu'elle souffrait probablement de ton indifférence constante, de l'absolue priorité que tu accordais à ton métier, que tu appelais d'ailleurs, avec une certaine suffisance, ton art. Il faut te ressaisir à présent. Tout n'est pas perdu, même Sergine sans doute. Allez, retire ton maquillage. Moi aussi, vois-tu, lorsque je me défais de mon costume bleu nuit parsemé d'étoiles, de mon chapeau pointu, blanc comme l'est mon visage, celui de l'incontournable clown blanc, que je range mon saxophone toujours plus rutilant, j'éprouve un peu de mélancolie mais je retrouve mes proches ; ils m'appellent Florent et Anatole disparaît. Prépare-toi, on ira souper ensemble. Ôte donc ton maquillage !

-Oter mon maquillage ...Je n'ose pas, j'ai trop peur à présent de me regarder, de me découvrir.

-Eh bien soit. Reste vêtu ainsi, garde ton maquillage, allons ainsi au restaurant et, là, tu verras bien si tu les fais rire, eux aussi, ou s'ils trouvent cet artifice totalement ridicule. Dans cette dernière hypothèse, tu t'empresseras de ranger tes accessoires de clown jusqu'à la prochaine représentation dans ce coffre dans lequel désormais tu garderas, uniquement pour les soirs de spectacle, ton âme d'enfant ».